



LAMBRECHT, Jan, « *Eh bien ! Moi je vous dis* ». Le discours-programme de Jésus (Mt 5-7 ; Lc 6,20-49)

Henri-Marie Guindon

Volume 44, numéro 1, février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1988). Compte rendu de [LAMBRECHT, Jan, « *Eh bien ! Moi je vous dis* ». Le discours-programme de Jésus (Mt 5-7 ; Lc 6,20-49)]. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 123–124. <https://doi.org/10.7202/400368ar>

Un deuxième volume doit suivre celui-ci, qui contiendra les récits concernant Philippe, Bartholomée, Thomas, Matthieu, Jacques le frère du Seigneur, Thaddée et Simon le Zélate. Il va sans dire que nous en souhaitons la parution prochaine.

Paul-Hubert POIRIER

Y. CONGAR, *La tradition et la vie de l'Église*. (Traditions chrétiennes, 18) Éditions du Cerf, Paris 1984 (1963), 130 pages.

Il s'agit ici de la réédition d'un petit livre qui est paru pour la première fois en 1963. On y retrouve tout ce qui a fait de son auteur l'une des plus grandes figures du renouveau théologique du XX^e s. : une maîtrise souveraine des sources primaires et secondaires, une remarquable capacité de synthèse, un style simple et dépouillé, un respect exemplaire de la diversité des opinions et des courants, tout cela emmaillé à un amour de l'Église qui a été plusieurs fois souligné.

Il était pourtant risqué de rééditer ce livre : les déplacements qui se sont opérés depuis une vingtaine d'années aussi bien en théologie que dans la pratique des communautés croyantes, provoqués entre autres par une nouvelle conscience du rapport que la pensée et l'agir établissent avec le temps et l'histoire, ont contribué à manifester les limites d'une théologie de la tradition qui ne pense pas en même temps le rapport au temps qu'elle implique et qui ne l'explicite pas comme interprétation historique. Plusieurs questions, très actuelles en ces années 60 se sont estompées et ont perdu de leur urgence ou, en se déplaçant, se sont posées autrement, comme celle du rapport entre Écriture et Tradition par exemple. Mais le danger demeure toujours de ravalier la Tradition à un ensemble de « vieilles coutumes » ou de l'ériger en critère d'autorité, bref : d'en faire une réalité autonome extérieure à la vie croyante. Le livre de Congar aide, au contraire, à comprendre la Tradition comme la Tradition de la foi elle-même, conduite comme de l'intérieur par l'Esprit et déployant les richesses de l'Évangile.

Ce qui fait sans doute la force de cet ouvrage en constitue toutefois aussi la faiblesse. L'interprétation que propose Congar de la Tradition repose en effet finalement sur une interprétation de l'Église, ce qui permet de mettre en évidence des aspects importants qu'une théologie antérieure avait oubliés ; on pense en particulier à la place qui revient à la liturgie, prière de l'Église rassemblée,

mais aussi au rôle de l'Esprit, auquel Congar lui-même consacra d'ailleurs plus tard plusieurs ouvrages importants. Mais la compréhension de l'Église qui sert ainsi de référence a depuis ce temps manifesté ses limites. L'Église y demeure encore pensée selon un schéma pyramidal qui conduit à faire du Magistère hiérarchique un « sujet privilégié de la Tradition ». On privilégie alors l'aspect « sauvegarde » et « témoignage », oubliant que la Tradition est proprement interprétation créatrice et productrice d'inédit, dans laquelle l'agir croyant lui-même joue un rôle déterminant.

Relu ainsi vingt ans après sa première parution, le petit livre de Congar apparaît, mieux qu'à cette époque, comme un petit bijou du renouveau de la théologie française au milieu du XX^e siècle. Mais il rappelle également à quelles remises en question ces dernières vingt années nous ont amenés et devant quelles tâches nouvelles nous sommes maintenant placés.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

Jan LAMBRECHT, « **Eh bien ! moi je vous dis** », Le Discours-programme de Jésus (Mt 5-7 ; Lc 6,20-49) Coll. « Lectio divina » 125, Cerf, 1986, 270 pages (13 × 21 cm).

Comme titre de son volume, l'Auteur utilise une parole de Jésus qui se rencontre six fois dans le seul chapitre 5 de Matthieu. En sous-titre, il ajoute : « le Discours-programme de Jésus » qui, tant chez Matthieu que chez Luc se rencontre « assez près du début » (p. 15).

Ce discours, en effet, désigné traditionnellement comme celui des Béatitudes ou encore « le discours sur la montagne », s'étend, chez Matthieu, sur les chapitres 5, 6 et 7 en 111 versets. Chez Luc, par contre, il n'est pas sur la montagne mais dans la plaine, et beaucoup plus court avec à peine 30 versets.

Certains Auteurs accommodent les deux appellations, sur la montagne ou dans la plaine, en disant : « Predigt *am Berg* » : discours *près* de la montagne. Chez Matthieu et chez Luc, la perspective diffère quant à la montagne. « Chez Matthieu la montagne appartient, telle une chaire, à la situation oratoire ; pour Luc, par contre, la montagne est le lieu de la prière nocturne et du choix solennel des douze apôtres » (p. 28).

« Le discours dans la plaine » ne constituant pas, chez Luc, le programme inaugural, n'est pas par suite « mis en relief avec autant d'insistance que chez Matthieu » (p. 27).

À quels auditeurs Jésus s'adressait-il ? « On inclinait à penser que, pour Matthieu, le discours sur la montagne était adressé aux seuls disciples » (p. 25). Jésus évite les foules ; il s'isole. Mais Mt 7,28 parle des « foules qui étaient frappées de son enseignement ». Luc de son côté insiste sur la « grande multitude du peuple de toute la Judée, de Jérusalem, du littoral de Tyr et de Sidon qui étaient venus l'entendre » (6,17-18).

Après avoir montré comment l'un et l'autre évangélistes sont tributaires d'une source commune, le texte Q, dont les concordances et les différences sont frappantes, l'Auteur étudie longuement les Béatitudes et les trois chapitres de Matthieu signalés plus haut, en y consacrant 200 pages de son volume. Il en gardera exactement 23 pour Luc et le discours dans la plaine (pp. 203-226), mais « presque tout le discours de Luc se trouve aussi chez Matthieu » (p. 30).

Les pages 230 à 249 présentent une traduction synoptique du texte complet du discours sur la montagne et du discours dans la plaine, en une comparaison frontale, Matthieu sur la face gauche, Luc sur la face droite de chacune de ces pages. D'un coup d'œil apparaît la correspondance des deux évangélistes. À la fin de chacun des sept chapitres figure une bonne bibliographie dont les quelque 200 noms d'Auteurs se retrouvent dans une table, en fin de volume.

L'Auteur, qui est docteur en sciences bibliques, a déjà publié de nombreuses études, mais il n'est pas seulement un bibliste consciencieux et compétent, il est aussi un spirituel dont le volume pourra rendre de grands services au lecteur pour son profit personnel ou pastoral. « L'exemple des évangélistes, écrit-il, trace la voie pour le chrétien et le guide spirituel. Conduit par l'Écriture, celui-ci pourra ainsi adapter, transposer, actualiser. Il tiendra largement compte de la situation concrète dans laquelle se trouve l'homme moderne. Au fond, il a un grand choix, qui d'ailleurs doit varier en fonction des temps et des nécessités. Il peut écouter le message de Jésus sur Dieu et le proclamer à son tour : c'est la bonne nouvelle messianique » (p. 72).

À propos de la demande du Pater : « Que ton règne vienne », l'Auteur remarque : « Le chrétien contemporain se doit, comme l'a fait Matthieu, de poursuivre l'actualisation. Quand nous prions « que

ton Règne vienne », notre prière ne demande pas tant que soient hâtés la fin du monde, le grand jour de la parousie et du jugement. Nous demandons à bon droit que son règne puisse devenir de plus en plus une réalité déjà sur terre. Par un tel souhait, pas plus que Matthieu, nous n'excluons l'eschaton. Bien que nous ne connaissions pas le moment de la fin, nous savons que le jugement de Dieu nous attend, non seulement dans un lointain futur indéterminé mais déjà lors de l'achèvement de notre vie mortelle » (p. 169).

Et cette finale n'est-elle pas digne du plus éloquent prédicateur ? « Le chrétien d'aujourd'hui n'exclut en aucun cas la venue future du Règne mais, quand il prie "que le Règne vienne", il peut à bon droit demander la grâce de Dieu et son aide pour que lui-même, ses parents et amis, toute la famille humaine, trouvent le courage de hâter la venue du règne de Dieu dans le monde, par leur engagement moral et religieux » (*ibid.*).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

André DARTIGUES, **La Révélation : du sens au salut** (Coll. « Le christianisme et la foi chrétienne », n° 6). Paris, Desclée, 1985 (15 × 22.5 cm), 288 pages.

Sous la direction scientifique de Joseph Doré, de l'Institut Catholique de Paris, les éditions Desclée proposent un nouveau manuel de théologie en onze volumes. Outre un volume d'introduction générale à l'étude de la théologie, cette publication est structurée selon deux axes : le *christianisme* comme fait historique et culturel (I-V) et la *foi chrétienne* en elle-même (VI-X). La définition des matières de ce nouveau manuel, et plus encore le genre théologique exploité, relèguent à l'histoire la série *Le Mystère chrétien* publiée chez le même éditeur à l'époque de Vatican II.

Par sa présentation technique (jeu de typographie, choix de lectures, questionnaires d'assimilation et index analytique et thématique), ce premier de la série consacrée à la *foi chrétienne* elle-même a bien l'allure d'un manuel. Pour le reste, on peut en douter. Par son contenu théologique relativement original et sa démarche qui tient davantage de l'analyse que de la synthèse, cet ouvrage est beaucoup plus qu'une simple initiation au concept chrétien de révélation. Il n'est pas facile à lire. Sa lecture présuppose de solides connaissances historiques et philosophiques. Il ne prétend pas couvrir l'ensemble des questions reliées au concept chrétien